

Dire ou ne pas dire, telle est la question ?

Si les conflits fratricides sur fond de lutte de pouvoir ont nourri le théâtre depuis l'Antiquité - on pense à Étéocle et Polynice chez Sophocle ou à Néron et Britannicus chez Racine - Henrik Ibsen s'empare de ce topos théâtral, dans *Un ennemi du peuple*, pour répondre à ses détracteurs.

En effet, en 1881, sa pièce *Les Revenants* est décriée. Déçu, par ces énièmes attaques à propos de son théâtre, il prend sa plume pour une épée et part à la reconquête de son public grâce à son œuvre de 1882. Celle-ci raconte l'histoire de deux frères, Peter et Tomas, respectivement préfet et médecin d'une ville, dont le projet est d'ouvrir des thermes. Seulement voilà, un grain de sable s'est glissé dans les rouages de ce beau projet : le docteur découvre que les eaux sont polluées à cause d'un problème de canalisation. Ainsi, il décide de se poser en lanceur d'alerte et de révéler la vérité à la population. Mais ce sera sans compter sur l'objection de son frère, de celle des notables conservateurs et même de celle des journalistes qui, après l'avoir suivi voire poussé à la divulgation, ont tous retourné leurs vestes. Tomas Stockmann, personnage principal de la pièce, se voit donc devenir « l'ennemi de la société » qu'il faut à tout prix faire taire. Mais celui-ci ne se laissera pas faire et déclarera publiquement la guerre à ses contradicteurs.

Ce personnage nous rappelle l'auteur lui-même bien sûr, mais également le metteur en scène de ce spectacle Jean-François Sivadier. Habitué à dérouter la salle et à la sortir de sa zone de confort, il ne cesse d'interroger le théâtre et le monde. Que ce soit dans *Galilée* ou dans *Un Ennemi du peuple*, le public est chahuté. Pour cette fois, il décide de réécrire totalement l'acte IV en bousculant le pacte théâtral. Il va jusqu'à traiter les spectateurs de « veaux » et donc à les inclure dans le bestiaire d'Ibsen, à les embarquer sur scène ou à les prendre à parti. Stockmann devient ainsi le porte-parole des idées de Sivadier : il faut en finir avec le conservatisme au théâtre. Il faut révolutionner ce genre en secouant le public qui a parfois tendance à réagir tel un mouton de Panurge, notamment lorsqu'il est installé dans un dispositif frontal traditionnel. Il questionne l'intérêt de sa présence. Quitte à déranger, autant le faire avec panache ! La lumière se rallume... L'assemblée doit voter, se lever. Elle, qui pensait seulement assister à un bon repas de famille avec ses habituels antagonismes, n'est pas au bout de ses surprises. Loin de se lover dans son fauteuil, elle est remuée, diligente (on n'est pas loin de la distanciation brechtienne). Elle tient même un rôle, son rôle que le metteur en scène, à travers ses comédiens, lui impose, celui de la « masse compacte ».

L'extrémisme de Stockmann, incarné avec brio par le comédien Nicolas Bouchaud, la laisse perplexe, dubitative. Sa radicalité lui pose questions : Doit-on aller jusqu'à la violence pour défendre une cause, si juste soit-elle ? La parole d'un seul homme est-elle capable de détruire toute une société ? Le discours fleuve qu'il profère au micro a une saveur particulière, amère, et résonne complètement avec notre monde actuel : gilets jaunes...Lubrizol...Mensonges... Promesses...Belles paroles...

La parole, incontestablement, coule à flots. Elle est omniprésente ! Les personnages, hormis celui de la bonne, ne cessent de parler, de tergiverser entre dire ou ne pas dire pour éviter le silence, le néant. La parole comme l'eau est symbole de vie. La parole se veut limpide, aussi pure que l'élément liquide avant d'être souillé par la main de l'homme. Cette volonté de transparence est visible autant dans le jeu des comédiens que dans les voiles plastiques qui délimitent l'espace scénique.

La scénographie élaborée par le metteur en scène et Christian Tirole, bijou graphique et esthétique, endosse un rôle symbolique fort. Sur scène, l'eau est partout ! Les bains sont évoqués par les petites fontaines à l'arrière ou par les lustres au plafond ou encore par la lumière bleue. Le décor fait sens, est en accord avec le fond de la pièce. La belle maison bourgeoise, où règnent luxe et apparences, vole en éclats suite aux déclarations de Tomas. L'équilibre familial en est profondément fragilisé. Les accessoires ne sont également pas en reste. Les deux marionnettes, effigies des fils de Stockmann, ne sont-elles pas justement là pour nous faire prendre conscience que nous ne sommes, après tout, que des êtres manipulés, manipulables avec lesquels les médias et la politique peuvent jouer ? Ne sont-elles pas, à notre image, des pantins que l'on peut briser à n'importe quel moment ainsi que le seront les éclairages du salon ? Nous nous demandons ainsi quand cette épée de Damoclès, qui nous pend tous au-dessus de la tête, va finir par tomber...

La réponse, nous ne l'aurons pas. Mais nous aurons passé un sacré moment de théâtre et nous nous serons sans aucun doute remis en question avec cette mise en scène magistrale d'*Un Ennemi du peuple* de Jean-François Sivadier !

CAROLE DV